

MADELEINE ST-GEORGES

*Cu cœur*  
DE LA VALLÉE

1. Rivalités et conséquences



roman

LES ÉDITIONS JCL 

*Au cœur*  
DE LA VALLÉE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

St-Georges, Madeleine, 1950- , auteur

Au cœur de la vallée / Madeleine St-Georges

Sommaire: tome 1. Rivalités et conséquences

ISBN 978-2-89431-603-0 (vol. 1)

I. St-Georges, Madeleine, 1950- . Rivalités et conséquences. II. Titre.

PS8637.A465A9 2018 C843'.6 C2017-942505-6

PS9637.A465A9 2018

Illustration de la couverture: Sybiline

© 2018 Les éditions JCL

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS/TRANSAT

servidis.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MADELEINE ST-GEORGES

*Au cœur*  
DE LA VALLÉE

1. Rivalités et conséquences



LES ÉDITIONS JCL



*À Gilles et Liliane*

*Je me suis efforcé de ne pas rire des actions humaines,  
ni d'en pleurer, ni de les haïr, mais de les comprendre.*

BARUCH SPINOZA

*Juger, c'est ne pas comprendre.*

ANDRÉ MALRAUX



XAVIER



« Au feu! Au feu!» Les cris faisaient écho au tocsin qui exhortait les hommes à cesser immédiatement toute activité. Du moulin à scie à la boutique de forge, des champs de blé au magasin général, on abandonnait haches, égoïnes, rabots, enclumes, faucilles, marteaux, truelles, meules et charrues pour courir vers le lieu du sinistre et tenter de maîtriser l'incendie avant qu'il ne se propage à la petite ville. L'impérieux message voletait d'une porte à l'autre :

— Y a le feu chez Gendron!

L'épaisse colonne de fumée qui se dressait dans le ciel maculé de gris témoignait de l'état d'urgence. Une chaîne de bras fut organisée, les seaux d'eau puisés dans la rivière passèrent de main en main. Il fut bientôt évident qu'on ne pourrait pas sauver la maison de Xavier. Les flammes menaçaient maintenant le magasin général et l'atelier du ferblantier.

— Hé, les gars! Arrosez plutôt les bâtiments des alentours pour empêcher le feu de sauter partout, cria Xavier Gendron aux hommes qui avaient peine à respirer dans cette fournaise.

La rue principale s'estompait derrière un nuage apocalyptique et, pendant que les gars se battaient à mains nues contre un monstre redoutable, les femmes se rassemblaient sur le perron

de l'église avec leur progéniture en égrenant des chapelets de promesses à tous les saints connus. Dans le brouhaha, on vit Léon Bonin s'avancer et faire hardiment face au brasier.

— Qu'est-ce qui lui prend, au curé ?

Campé sur ses jambes, le prêtre leva un crucifix à bout de bras avant de réciter d'étranges incantations. À la stupeur générale, le vent se calma. Le feu s'inclina comme une bête docile et n'osa pas franchir le mur invisible dressé entre le fléau et la foi.

— C'est un miracle ! s'exclama le marchand général, abasourdi.

— Un vrai miracle ! reprit un témoin de la scène.

— Vous nous avez sauvés du pire, monsieur l'curé. Vous êtes un saint homme.

Le religieux coupa court aux louanges, qu'il jugea déplacées :

— Remerciez plutôt la Providence et n'oubliez pas ceux qui ont risqué leur vie pour protéger vos biens.

Il s'en retourna au presbytère en pressant ses doigts contre ses tempes douloureuses et en murmurant : « *Deo gratias* ».

Grâce aux louables efforts conjugués de ses habitants, Sainte-Marie n'eut pas à déplorer de pertes de vie. Mais les Gendron se retrouvèrent sans toit à la fin du jour.

— Où est ma femme ? s'inquiéta Xavier.

Jolie brunette aux yeux couleur d'ambre chaud, petite et frêle en apparence, Délia Gendron apparut au bout de la rue Principale. Elle marchait d'un pas déterminé, en tenant une fillette par la main.

— J'me demandais où t'étais passée, souffla Xavier, soulagé.

Tandis que son homme participait à l'effort collectif, elle avait conduit la charrette et la jument en lieu sûr. Célestine fixait les décombres de la maison, d'où s'échappaient des volutes de fumée tels de grands soupirs lâchés après un effort démesuré. Elle ferma un instant les yeux, puis sentit la main de son père se poser sur ses cheveux. Peu importait le désordre et le tumulte, elle se savait en sécurité entre ses parents. Délia remonta son châle sur ses épaules.

— J'ai pas pu sauver grand-chose ! Mais ça sert à rien de se lamenter. Personne de mort. C'est le principal !

Pointant du menton le caveau extérieur, elle ajouta :

— On a toujours notre réserve de nourriture sèche.

Solide gaillard de six pieds, Xavier n'en fut pas moins déconcerté et redevable.

— Avec toi, je pourrais affronter n'importe quel malheur, tu trouverais toujours le moyen de rester d'aplomb.

— Que veux-tu, j'sais pas faire autrement !

— Tu remonterais le moral à un cheval mort, déclara-t-il en la serrant dans ses bras.

— Ohé ! On peut vous déranger, les amoureux ? cria le forgeron.

— Ludger ! Tu nous déranges pas le moins du monde. On faisait juste le bilan de ce qui nous reste.

— Je vois que l'amour en fait partie.

— Et ça sera toujours le cas. Tu peux en être certain !

— Je viens t'offrir de loger chez nous en attendant que ta maison soit rebâtie.

— Ça sera pas demain la veille ! avisa Xavier.

— On s'arrangera !

— Qu'est-ce qui me vaut ça ?

— Je t'ai vu faire des pieds et des mains pour sauver la boutique de forge de mon père, pendant que ta maison flambait. Maintenant, t'es plus qu'un ami. T'es comme un frère !

\* \* \*

Léon Bonin recevait quelques paroissiens et amis au presbytère de Sainte-Marie. Il aurait cinquante-neuf ans dans trois jours et, à l'âge où d'autres songeaient à la retraite, le vieux prêtre nourrissait un vaste projet de colonisation.

Les convives avaient pris place au salon en compagnie de Théophile Leblanc, le curé de Saint-Joseph. Pas besoin de présentations, tout le monde se connaissait déjà : Anselme Arpin, le sympathique marchand général ; Pierre Roy, le blond ferblantier à l'œil sceptique ; Ludger Deschamps, l'énergique fils du forgeron ; Ulric Renaud, le notaire d'âge vénérable et son neveu Damas Durand.

À peine les hôtes furent-ils assis que la ménagère apporta du thé et des galettes. La quarantaine assumée, le regard replié sur quelques chagrins enfouis, la chevelure grisonnante, Florence Boutly avait dû être une jolie fille en son temps. Il ne lui en restait que le regard triste et la timidité des enfants trouvés.

— Que ferais-je sans vous, Florence ! remercia Léon.

Le crâne auréolé de cheveux blancs et une longue barbe grise lui conféraient l'allure d'un philosophe. Les lunettes cerclées de métal, posées sur son nez aquilin, ne pouvaient cependant masquer l'étincelle qui brillait au fond de ses prunelles. Son regard portait au-delà du quotidien.

D'humeur agréable, malgré ses fréquents maux de tête, il n'avait jamais parlé de ses malaises en trente-six ans de sacerdoce. «Les migraines n'empêchent pas monseigneur Lartigue d'accomplir ses visites pastorales», lui avait jadis fait remarquer son évêque. Une tache de soleil s'accrochait à la crédence de bois verni. Il n'en avait que faire !

— On l'a échappé belle ! rappela Anselme Arpin. Vous imaginez ! S'il avait fallu que le feu se propage à d'autres bâtiments !

— Vous avez accompli un vrai miracle, Léon, le félicita Ulric Renaud.

— Nous avons un sujet hautement plus important à discuter, coupa le prêtre. Chaque semaine, bon nombre de nos paroissiens s'exilent aux États-Unis. Nous devons trouver une solution à ce cuisant problème.

Ce disant, ses invités empilèrent à tour de rôle leurs doléances :

— Encore trois autres familles sont parties avant-hier ! nota le ferblantier.

— C'est un fait, monsieur Roy, nos paroisses se vident de leur sang français !

— Les hommes préfèrent louer leurs bras à des étrangers plutôt que d'en bénéficier eux-mêmes sur des terres nouvelles ! constata Anselme Arpin.

— Ça se comprend ! Avec ce qu'on leur offre dans les *factries*.

— Ô funestes ravages de la doctrine de deux piastres par jour aux États ! grommela Léon.

— Tout le monde sait que la faim est mauvaise conseillère ! argua Théophile Leblanc.

— Ce qu'il faudrait faire avant tout, c'est trouver les moyens de financer la colonisation de la vallée qui nous avoisine, proposa Léon.

Le marchand général souleva quelques objections :

— C'est plus facile à dire qu'à faire ! L'argent, ça pousse pas dans les arbres ! Sans parler qu'y a dans ce canton ni église, ni habitations, ni magasin. Rien pour attirer les foules, ironisa-t-il.

— Dites-moi donc ! Pourquoi les colons choisiraient-ils de s'exiler au nord plutôt qu'au sud ? lança le ferblantier, dubitatif.

Léon respira un bon coup avant d'admettre :

— C'est un fait que la plus grande souffrance, c'est la rareté de l'argent. Il nous faudrait avant tout chercher à fixer dans l'âme des familles canadiennes un attachement profond au sol natal. C'est certain que celles qui montent vers de nouveaux cantons avec des dettes ont plus de misère parce que leurs créanciers les ont saignées jusqu'à l'os. Lorsqu'elles abandonnent leurs lots, elles ne sont déjà plus maîtresses des conditions et doivent sacrifier des années de travail au profit d'usuriers sans scrupule. C'est pourquoi monsieur Leblanc et moi souhaitons mettre sur pied une société pour venir en aide aux familles qui voudraient s'installer dans le Nord, moyennant un petit capital. J'invite donc...

Léon fut interrompu par l'arrivée d'Antoine Sicard, qui enleva son chapeau, fit un bref signe de tête, lissa ses rares cheveux sur son crâne et se laissa tomber sur une chaise près de la porte.

— Approchez-vous, docteur, lui indiqua Léon sur un ton invitant.

— Pardonnez mon retard, s'excusa Antoine en frottant ses paupières fatiguées du bout des doigts, avant de glisser une chaise près de la table. J'arrive de chez Philias Racette. Sa femme vient d'accoucher de son sixième garçon. Ces choses-là, ça n'attend pas !

— Y va pas manquer de relève, le cordonnier! remarqua Anselme.

Ce qui provoqua l'hilarité générale et suscita quelques commentaires grivois qu'interrompit le curé de Sainte-Marie :

— Alors donc, comme je l'ai annoncé plus tôt, mon estimé confrère ici présent vous entretiendra d'un projet qui pourrait assurer ni plus ni moins que la survivance de notre race. Monsieur Leblanc, nous vous écoutons!

Tous se tournèrent vers le prêtre de trente-trois ans, à la haute stature, au regard noble et au sourire franc. Brillant orateur, cultivé et distingué, le curé de Saint-Joseph se leva pour prononcer une allocution qu'il avait soigneusement préparée :

«J'ai fait une excursion dans le canton voisin il y a quelques mois. J'ai visité tous les rangs des environs. Il m'est d'une incontestable évidence que notre présence au milieu des familles, dans la forêt profonde, fera plus pour la colonisation que tous ces beaux parleurs du gouvernement.

Messieurs, nous savons qu'une riche vallée s'étend au-delà des montagnes. Mais ce qui décourage le plus ceux qui voudraient s'y installer, c'est la perspective d'entrer dans le bois sans avoir un pouce de terre prêt à se faire ensemençer, sans logement, ni pour eux ni pour leurs animaux. C'est là qu'apparaît la nécessité de fonder une société qui viendra en aide aux colons industriels et honnêtes qui ont la réelle volonté de s'établir sur les terres nouvelles.

Voici comment nous procéderons. La mise de fonds sera de vingt piastres pour chaque actionnaire et de quatre piastres pour un curé qui ne participe pas aux bénéfices. Ces mises seront uniquement destinées à défricher des lots, à les ensemençer, et à construire des

logements pour les hommes et les animaux. La Société transigera directement avec le gouvernement, unique détenteur des terres de la Couronne.

Ça sera à nous de mettre cette affaire en branle. Avec quatre-vingts piastres, nous ferons défricher et mettre en culture huit arpents de terre à sept piastres l'arpent et, avec les vingt-quatre piastres restantes, nous construirons les logements nécessaires. L'actionnaire, religieux ou laïc, pourra prêter la somme qu'il mettra, l'intérêt ne dépassera jamais six pour cent. Nous aurons alors un lot que nous pourrions revendre de quatre-vingt-cinq à cent piastres. Nous appliquerons ensuite le bénéfice sur un deuxième lot, puis un troisième, et ainsi de suite. Pour éviter que l'acheteur s'adonne à la spéculation, aucun lot ne sera vendu en argent comptant. Voilà pour l'essentiel du projet.»

— C'est une vérité qui a été proclamée y a de ça plus de cent ans : «L'avenir appartient à ceux qui possèdent la terre.»

— Vous avez parfaitement raison, Léon! *Ceux qui viennent tard à table ne trouvent que des os*, rappela le marchand général.

Ces mots résonnèrent comme un glas aux oreilles du curé, qui enchaîna aussitôt :

— Nous irons bientôt explorer cette vallée au-delà des montagnes!

— Mais à votre âge! s'étonna le forgeron, la jeune trentaine, bien bâti, une mèche brune barrant son front étroit, des narines larges et un regard doux surmonté d'épais sourcils.

— Oh! Vous savez, monsieur Deschamps, je suis né par une nuit d'orage et rien ne peut m'effrayer. Pas plus tard qu'hier, j'ai obtenu l'accord de monseigneur Bourget, et aussi celui de ma mère, précisa-t-il en esquissant un sourire.

— De mon côté, je profiterai de mes rencontres devant public pour porter cette vallée à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la colonisation, assura Théophile.

— Il faudra employer toute notre énergie à combattre les idées fausses et à mettre un terme aux préjugés tenaces, intervint le marchand général.

— Ça sera pas facile de changer ces mentalités, avisa un homme élégant. On répète partout que les cantons du Nord ne valent rien.

— *Ad augusta per angusta*, maître Durand.

— Oui, je sais. À des résultats grandioses par des voies étroites, traduisit Damas en parcourant l'assistance de son regard clair et perspicace.

Jeune légiste, fils unique de notaire, le garçon avait grandi sans souci ni revers auprès de parents aimants qui lui avaient transmis une solide confiance en lui. Durand et Fils avait été fondé par son grand-père en 1810. La réputation de leur étude n'était plus à faire.

Costume bleu et nœud de soie grise, visage d'un ovale parfait sous une avalanche de cheveux blond roux, Damas savourait l'existence comme un fruit rare, tout en travaillant avec application aux côtés de son père, dont il serait un jour le digne et talentueux héritier. À vingt ans, il avait affirmé ne pas souhaiter se marier avant trente ans. Puis, à cet âge, il avait de nouveau repoussé l'échéance, au grand dam de son géniteur qui s'inquiétait de voir son patronyme rayé des registres de la postérité.

Après la mort subite de son père à cinquante-cinq ans, Damas, toujours célibataire et ardemment convoité par les demoiselles de la bourgeoisie locale, avait assuré sans coup férir la pérennité de Durand et Fils, avec pour objectif de perpétuer les valeurs d'intégrité et de loyauté prônées par ses prédécesseurs.

Tandis que les hommes échangeaient sur le sujet qui les préoccupait, le nouveau vicaire de Léon restait à l'écart. Son veston de qualité ainsi que sa posture rigide témoignaient de ses goûts conservateurs et de sa formation classique. Ses cheveux châtain coupés court dégageaient un visage aux traits délicats et aux yeux gris absence.

Poète à ses heures, Oscar Languedoc appréciait la quiétude des bibliothèques. La méditation convenait parfaitement à ses aspirations et le silence favorisait son recueillement. Aussi, pour lui, toute assemblée de plus de deux personnes devenait foule et les propos échangés se transformaient en un brouhaha stérile, laissant son âme froide et son front brûlant. C'est à peine s'il entendait ce qui se disait autour de lui dans le salon du presbytère.

— Alors donc, poursuivit Léon, nous ne connaissons cette région que par ouï-dire, c'est pourquoi nous organiserons une première exploration. Il nous faudra cependant faire appel à un bon guide.

— J'en connais un qui ferait l'affaire, intervint Anselme Arpin. Le gars vit dans le bois à l'année ; il connaît le territoire comme le fond de sa poche. Pas jasant, mais fiable et honnête.

— De qui parlez-vous, père Anselme ? s'enquit Léon.

— De Jean-Baptiste Languedoc !

— Mon frère ? balbutia faiblement Oscar, comme s'il s'éveillait d'un trop long sommeil.

— Mais oui, votre frère ! répéta Léon. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Savez-vous où on peut le joindre ?

— Euh... Je le vois pour ainsi dire jamais. Je sais seulement qu'il vient en ville de temps en temps. D'autres pourraient vous informer mieux que moi sur ses allées et venues.

— Alors donc, puis-je compter sur vous, messieurs ?

— Fiez-vous à moé, assura Anselme. Du moment qu'il mettra les pieds au magasin, je lui ferai votre message.

— Je ferai de même, ajouta Ludger.

\* \* \*

Le teint cuivré par le soleil et l'air de la montagne, les cheveux longs et la barbe blonde, Jean-Baptiste entra dans le magasin général, l'œil nerveux. Le regard des autres le ramenait chaque fois à ses jours devenus blessures.

Bidon, le commis au corps fluet, au visage grêlé et au crâne dégarni poussa du coude un client en lui soufflant une plaisanterie salace à l'oreille. Ses yeux vairons s'excitèrent à la recherche d'un regard complice. Exilda Lafrance, foulard mal ajusté sur des cheveux gras, gloussa en baissant la tête, tandis que sa fille Bertha se pinça le nez en grimaçant méchamment.

Pendant ce temps, le marchand au regard rieur et aux cheveux clairsemés glissa son ventre d'homme prospère de l'autre côté du comptoir.

— D'où tu sors, Batisse? J'te pensais mort...

— Inquiétez-vous pas pour moé, père Anselme! J'peux me défendre contre n'importe quelle bête!

— Mais pas contre les créatures! ricana le commis, appuyé contre le poêle éteint.

— Bidon! À l'ouvrage! l'admonesta le marchand avant de se retourner vers le guide. Dis-moé donc! Qu'est-ce que tu m'apportes là, mon gars?

Le trappeur aligna sur le comptoir du magasin des peaux de renard et de vison:

— Vous m’avez dit l’automne passé que votre femme aimerait avoir de la fourrure.

— T’as bonne mémoire. Tu veux quoi en échange ?

— De la farine, du sucre, des pois, du thé, de la mélasse, du lard salé, des allumettes, des chandelles, du tabac, des cartouches. Des clous aussi.

— Ah ! Ah ! Une poule avec ça ? se moqua le commis en se tapant sur la cuisse. T’aurais peut-être plus de chance avec une vieille minette.

Sans dire un mot, le père Anselme pointa du doigt la porte menant à l’arrière-boutique. Un employé en sortit à reculons, l’œil torve.

— Au fait, avant que j’oublie. Le curé Bonin veut te voir, l’informa Anselme.

— J’sais. Ludger Deschamps m’a passé le message, dit le jeune homme en ne s’attardant pas plus que nécessaire dans la bâtisse où vivait dorénavant sa belle Mathilde.

\* \* \*

— Assoyez-vous, monsieur Languedoc ! l’invita le curé.

Léon déplaça l’encrier, sa plume et un carnet de notes pour étaler sur son bureau un large parchemin sillonné de lignes bleues. Intimidé par le décor, le jeune homme n’osait ni s’asseoir ni toucher les meubles de bois où la lumière semblait s’incruster.

— Allez-y, assoyez-vous ! insista le curé.

— J’aime mieux rester debout, si ça vous fait rien.

— Comme vous voulez ! Voici une carte partielle de la région au nord du diocèse. Nous voulons explorer cette vallée pour y implanter

une colonie. D'après ce qu'on dit, il y aurait de riches terres par là. Mais nous n'avons aucune donnée précise de ce territoire, sauf un plan sommaire dessiné par la Hart Lumber Company, qui y a effectué des coupes de bois ces dernières années. Nous avons besoin de vous pour mieux l'explorer. Ça vous intéresse ?

— Ouais.

— Combien demanderiez-vous pour nous conduire de l'autre côté des montagnes ?

— Euh... comme vous voulez.

— Disons trente sous par jour. Nourri. Ça vous irait ?

— Ouais.

— Je présume qu'il me faudra faire quelques préparatifs ?

— Ça serait mieux.

Le guide fit une liste de ce qui leur serait nécessaire pour un séjour de trois ou quatre semaines en forêt, tandis que Léon consultait un calendrier.

— Alors donc, je ne prendrai pas davantage de votre temps, monsieur Languedoc. Retrouvez-moi ici même, le 3 septembre.

— Je serai là, en temps et lieu, promit le guide.

Nul besoin de contrat ni de signature. Une poignée de main scella leur accord. Le curé raccompagna Jean-Baptiste jusque sur le perron.

— J'ai plus que jamais confiance en la réussite de notre expédition.

\* \* \*

Amédée Languedoc arpentait nonchalamment les trottoirs de bois de Sainte-Marie en sifflant un air sur une seule note. Une barbe broussailleuse, des cheveux châains sales, des yeux bleus préférant l'ombre à la lumière, il courbait l'échine comme s'il affrontait un ouragan intérieur.

À cinq ans, son père l'avait sauvé de la rivière en crue, avant de disparaître dans l'onde glacée. L'effroi et le froid avaient alors saisi l'enfant. Quand sa mère était morte de chagrin l'année suivante, la culpabilité avait décuplé ses tourments. Ti-Mé avait grandi telle une plante sans tuteur, luttant pour ne pas être fauché par les bourrasques qui balayaient régulièrement son existence.

Employé de ferme à sept ans, abusé puis rejeté, on lui avait volé son enfance et son salaire, avant qu'il ne s'engage au chantier à douze ans. Son travail consistait à ramasser à la pelle les excréments que les chevaux laissaient sur les chemins forestiers, afin d'éviter que les voitures chargées de billots ne glissent malencontreusement sur ces déjections molles. C'est à cette époque qu'on l'avait surnommé «Pomme de route». Chaque fois qu'on l'affublait de ce sobriquet, il se répétait avec résignation : *Quand t'es né pour un p'tit pain.*

Plus tard, il avait utilisé les mêmes mots pour excuser ses torts, ses faiblesses et ses crimes. Qui aurait pu croire que Ti-Mé était le frère d'Oscar et de Jean-Baptiste Languedoc ? Difficile de trouver trois êtres plus dissemblables.

Trimbalant sur ses épaules ses doutes et ses remords, rien n'avait su reconforter l'orphelin, jusqu'au soir où une catin lui avait fait avaler son premier verre de whisky. Sous les caresses de cette femme, Ti-Mé était devenu un homme et, dans la bouteille au liquide transparent comme une eau bénite, il avait trouvé une bouée à laquelle s'accrocher complaisamment.

Ce soir-là, il marchait du pas tourmenté de celui qui n'a pas encore eu rendez-vous avec la vie. Cherchait-il quelque chose

à boire ou une fille à enfourcher? «Pourquoi pas les deux?» marmonna-t-il. Et l'écho de son rire solitaire l'accompagna dans le noir. Une voix chaude coupa court à sa triste euphorie :

— Hé, Ti-Mé! Ça te dirait de venir chez nous? Pour toé, c'est gratis! susurra une jeune femme en massant ses seins qui gonflaient agréablement une chemise sans couleur.

— J'te suis, ma Cocotte! J'suis pas curé, moé!

Il rit de sa blague depuis longtemps usée et, guilleret, rejoignit Cocotte dans une chambre aux odeurs fétides. Sans même se soucier d'elle, il engrossa celle avec qui il copulait.

\* \* \*

À l'heure et au jour prévus, Jean-Baptiste grimpa quatre à quatre les marches du perron du presbytère.

— Pour un homme qui vit sans horloge ni calendrier, quelle ponctualité! reconnut Léon.

— À se fier au soleil, on arrive toujours à temps! répliqua joyeusement Jean-Baptiste.

— Alors donc, comment me trouvez-vous? lui demanda Léon en se tournant d'un côté, puis de l'autre.

Le prêtre portait un pantalon croisé, un froc de toile et ce qu'il appelait «des bottes de sauvages». Elles étaient faites de peau d'orignal et lui couvraient la jambe jusqu'à hauteur du genou.

— Vous avez l'allure d'un vrai coureur des bois! apprécia le guide.

— Non seulement l'allure, mais aussi le bon vouloir! rétorqua Léon.

Ils furent interrompus par des coups secs frappés à la porte.

— Entrez, entrez, cher Théophile ! Je vous présente Jean-Baptiste Languedoc.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, monsieur Languedoc. Je suis Théophile Leblanc, curé de Saint-Joseph.

— Salut bien, répondit le guide au regard bleu.

Léon balança la tête en direction du matériel empilé près de la porte. Il y avait des chaudrons de fer-blanc, des couvertures de laine, des outils, trois carabines, des allumettes, des munitions, du tabac, des craies, des clous, des assiettes de tôle, des écuelles de bois, des couteaux, des tasses, du savon de pays, quelques serviettes, des aiguilles, du fil, des haches, un peigne, une trousse de premiers soins, du brandy, de la quinine et des provisions de bouche : sucre, sel, thé, farine, poivre, lard salé, mélasse, patates, oignons et riz.

— J'apporte aussi un cahier pour prendre des notes, précisa Léon. Au retour, je devrai rendre des comptes à mon évêque.

Une odeur de pain frais les fit se retourner. Florence tenait un paquet enroulé dans un linge propre.

— Tenez, monsieur l'curé, des galettes à la mélasse, pis du pain de ménage.

— Merci, Florence ! Le bon Dieu vous le rendra au centuple, dit Léon.

— Le bon Dieu ? Y aura assez à faire avec vous autres en plein pays sauvage pendant un mois, répondit-elle modestement.

Jean-Baptiste avait déjà la main sur la clenche.

— L'aide de camp Pigeon et le cuisinier Lepage nous attendent dehors.

— Allons-y, approuva Léon.

En sortant du presbytère, le vieux prêtre sentit son cœur, telle une boussole, pointer vers le nord. Sa foi le transporterait au-delà des montagnes.

— Y a une bonne demi-heure de marche avant d'arriver à la rivière, avisa Jean-Baptiste. C'est le temps de vous atteler !

Habitué au portage, le guide souleva son canot au-dessus de sa tête comme on enfile une chemise légère. Diligent et tout en nerf, l'aide de camp Pigeon émit un bref grognement avant de disparaître sous le sien. On ne voyait plus que ses courtes jambes. Quant à Lepage, ses larges épaules servirent d'appui au troisième canot, qu'il empoigna d'une main ferme. Léon et Théophile portaient leurs paquetons sanglés sur le front, comme le leur avait expliqué Jean-Baptiste. L'exercice leur avait paru aisé quand le guide en avait fait la démonstration, mais le poids de leur attirail n'étant pas négligeable, ils surent que le périple dans lequel ils s'engageaient ne serait pas de tout repos.

Il n'était pas huit heures que, déjà, la joyeuse troupe marchait dans la brume matinale en direction de la rivière. Les prêtres trébuchaient parfois sur la route caillouteuse. Mais lorsque l'espérance montre le chemin, on s'accommode des embûches.

Au passage, les habitants tiraient des coups de mousquet dans les airs pour saluer leur hardiesse, d'autres criaient des vœux pieux, les mains en porte-voix. Debout au milieu des champs, ils regardaient s'éloigner les cinq hommes qui fredonnaient en chœur un air si léger qu'il donnait des ailes à leurs bottines.

En reprenant le travail, les colons sifflaient l'air qu'entonnaient les gars partis ce jour-là à la recherche d'espaces neufs et de terres plus fertiles que leurs maigres lopins jonchés de roches.

\* \* \*

Après avoir mis les embarcations à l'eau, Jean-Baptiste constata qu'il devrait d'abord inculquer quelques notions de canotage à Léon, qui maniait sans doute mieux le goupillon que la rame.

L'élève montrant quelques dispositions et le guide ne fut pas long à déclarer :

— Je vous accorde votre brevet de capacité, monsieur Bonin. Félicitations ! Maintenant, on peut partir sans risquer de chavirer dans le premier détour.

\* \* \*

En suivant le courant, les hommes ne purent résister à l'envie de pousser de vieux airs qui vont si bien à l'aviron : *À la claire fontaine, Mon père a fait bâtir maison* et quelques autres.

L'écho les répéta pour la première fois et s'empressa de les mémoriser pour la postérité.

Les jours se suivaient, mais ne se ressemblaient pas pour autant. Certains matins, les canots glissaient sur une eau calme, escortés par des montagnes aux rondeurs paresseuses. Le lendemain, le petit groupe longea à pied de fougueux rapides. Jean-Baptiste, qui avait l'habitude de telles randonnées et qui avait pris de l'avance, posa son havresac et attendit patiemment que ses compagnons le rejoignent.

Or, plus ils montaient vers le nord, plus les sentiers se rétrécissaient. Les branches des bouleaux, des pins et des épinettes leur fouettaient le visage et ils devaient parfois contourner les troncs tordus qui leur barraient la voie.

— J'ai l'impression de tourner en rond. J'espère au moins qu'on est dans la bonne direction, soupira Léon.

— En doutez-vous ! dit Jean-Baptiste, amusé.

— J'peux vous laisser ma boussole, si vous voulez, proposa Léon.

Contrairement aux hommes qui cherchent leur chemin en suivant les lignes tracées à l'encre noire sur les cartes encore incomplètes, le guide illettré lisait sa route sur les arbres, sur le sol accidenté ou dans la voûte céleste.

Lorsqu'on lui demanda comment il faisait pour s'y retrouver dans ce dédale de branches, de feuilles et de troncs craquelés par le soleil et le froid, il répondit comme une évidence :

— La nature, ça parle !

— Comment ça, ça parle ? l'interrogea Théophile.

— Y suffit d'examiner les arbres. Vous voyez la mousse sur ce tronc ? Elle pousse toujours du côté où y a jamais de soleil. Autrement dit, ça vous indique le nord !

— Finalement, c'est préférable d'avoir un guide pour venir par ici, en conclut Léon.

— Pas nécessairement ! Si vous savez observer, écouter, renifler, vous pouvez survivre en forêt. Cela dit, y vaudrait mieux se mettre à l'abri avant l'averse.

— Comment le savez-vous ?

— Les feuilles des arbres sont tournées à l'envers. Grouillons-nous !

À peine eurent-ils monté leur tente que la pluie commença à tomber dru. Elle accompagna les grondements sourds du tonnerre jusque tard dans la nuit.

— Vous aviez bien raison, Jean-Baptiste. La nature, ça parle, admit Léon.

\* \* \*

Leur logement était des plus rudimentaires. Une grande toile tendue sur une perche reposait horizontalement sur deux piquets. Les extrémités étaient raidies par des chevilles fichées en terre à quelques pouces l'une de l'autre. À l'intérieur, des branches de sapin tapissaient le sol, en guise de lit, et des couvertures de laine les recouvraient. Les hommes se servaient de leurs bottes et de leurs gilets comme d'oreillers.

Brandy, le chien du cuisinier, avait l'habitude de veiller sur les provisions. Jean-Baptiste et Pigeon aimaient aller à la pêche, tandis que Léon et Théophile passaient leur temps à prendre des notes. Les repas étaient préparés par Lepage sur un feu de branchages calés entre les rochers ou sur la grève, selon les particularités du site où ils s'arrêtaient en fin de journée. Le luxe n'était pas au programme. Inutile d'ajouter que la toilette était inversement proportionnelle à la beauté du paysage !

\* \* \*

Une semaine après leur départ, ils atteignirent un lac aux eaux argentées où flottaient des îles pareilles à de gigantesques nénuphars.

— On va s'installer ici pour la nuit, proposa Jean-Baptiste.

Léon retira ses bottes et agita ses orteils couverts de cloques.

— On dirait que j'ai marché sur des charbons ardents.

Assis dans l'herbe, Théophile massait ses chevilles endolories en attendant le souper. Le cuisinier avait attrapé deux gros brochets, les avait farcis de pain rassis et de lard salé et les faisait cuire sur la braise. Un grand plat de riz accompagnerait le tout. Pour dessert, il proposerait des galettes blanches et du thé sucré.

— Lepage, vous êtes presque aussi doué que Florence ! le complimentait Théophile.

Au dixième jour, les explorateurs débouchèrent sur un bras de rivière que les cartes n'indiquaient pas encore.

— Quelque chose me dit qu'on est près du but, prédit Léon.

Soudain, ils entendirent un léger chuintement qui se transforma rapidement en un puissant vacarme. Sur ordre de Jean-Baptiste, ils hissèrent les canots hors de l'eau, avant de grimper sur un monticule abrupt. Dans le creux d'un rocher, ils virent une large coulée d'eau qui allait s'écraser à plus de cinquante pieds en contrebas, éparpillant ses gouttelettes sur le visage et les vêtements des hommes médusés.

— *Deo gratias!* commenta Léon. C'est exactement ce que j'espérais découvrir. En nous servant de l'énergie produite par cette chute, on pourrait construire ici les bâtisses indispensables à l'édification d'une nouvelle colonie.

Dans ses yeux, les autres virent se lever un moulin à scie, un moulin à farine, des maisons, des bâtiments de ferme, une école, une église. Théophile n'était pas moins exalté que son confrère.

— Une terre si riche en arbres de diverses espèces ne peut que fournir d'abondantes moissons. Sans parler des lacs poissonneux et de la forêt pleine de ressources insoupçonnées.

— Le commissaire du Département de l'Agriculture et de la Colonisation devrait venir par ici! décréta Pigeon.

— Si seulement ceux qui sont tentés par l'exil voyaient ça! commenta Lepage.

Du sommet de la colline, la vue était saisissante. Au sud, une montagne couverte de grands pins glissait en pente douce jusqu'à la rivière où se déversait une cascade bouillonnante. Au nord, une vaste plaine s'étirait jusqu'à toucher l'horizon, là où tout devient bleu.

— Vous voyez cette grande île là-bas ? Elle est couverte de foin. Ce serait l'endroit idéal pour élever du bétail ! avança Léon.

— Y a ici tout ce qu'y faut pour retenir nos compatriotes !

— Vous avez raison, mon ami. Avec une terre si riche de promesses, ils n'auront plus besoin de s'expatrier ! se réjouit Léon.

— Hé ! Regardez par là, on dirait un grand brûlé, remarqua l'aide de camp.

Des restes calcinés et des arsins noircis creusaient un étrange vide à l'est de la vallée.

— Ça devait être le chantier forestier dont on m'a parlé au Département de la Colonisation, dit Léon. Il y a eu des coupes de bois dans la région ces dernières années et un incendie a détruit plusieurs camps l'an passé. On peut y aller, Jean-Baptiste ?

— Oui, mais demain, si vous voulez bien. Ça paraît pas comme ça, mais y a une demi-journée de marche pour se rendre là-bas.

— Entendu ! Nous avons assez crapahuté pour aujourd'hui. C'est le temps de prendre un peu de repos, admit Léon.

— Bonne idée ! approuva Théophile. J'ai faim.

\* \* \*

Dès les premières lueurs du jour, ils se mirent en route. Il leur fallut aller à pied à travers troncs calcinés et branches mortes pendant toute la matinée pour atteindre un tas de débris. Penché au-dessus des ruines, Léon constata :

— C'est tout ce qui reste de ces fameux chantiers. Des clous noircis et quelques morceaux de fer tordu ! Combien éphémère est l'œuvre de l'homme !

— *Sic transit gloria mundi*. Ainsi passe la gloire du monde ! relança Théophile.

Ce n'est qu'après le coucher du soleil qu'ils retrouvèrent le pied de la chute. La nuit fut courte. Le tumulte de l'eau accompagna leur sommeil agité.

\* \* \*

Pendant plus de quatre semaines, les cinq hommes parcoururent à pied et en canot pas moins de vingt-cinq lieues. Malgré les nuits froides et les journées pluvieuses ; les interminables portages qui laissaient leurs dos et leurs pieds meurtris ; les longues randonnées en canot qui engourdisaient leurs mollets ; le poisson qui boudait les lignes à pêche ; le gibier qui se faisait rare, tandis que la farine, le sucre, les patates et le riz s'épuisaient ; Léon se déclara plus que satisfait de cette première expédition.

Serrant sur son cœur son petit carnet aux pages écornées, il pressentait qu'il détenait là les arguments susceptibles de convaincre monseigneur Bourget et ces messieurs du Département de l'Agriculture et de la Colonisation. Il y avait bel et bien de l'avenir pour ses compatriotes dans cette vallée.

Au terme de son périple, Léon poussa la porte du presbytère.

— Nous revoilà, Florence.

— Dieu soit loué ! fit la servante en se signant.

Une fois les paquetons déposés sur le pas de la porte, Jean-Baptiste s'apprêta à repartir.

— Attendez ! s'interposa Léon en se dirigeant prestement vers son bureau pour en revenir aussitôt. Voici votre dû. Et merci bien !

Le guide glissa l'argent dans la poche où il gardait l'amulette qu'il avait héritée de sa mère.

— Y a pas de quoi!

Ce disant, pressé de retrouver la quiétude de son camp au lac Sans Nom, il sortit en ramassant son paqueton.

\* \* \*

Les démarches auprès du Département de l'Agriculture et de la Colonisation furent entreprises. Léon obtint de Québec les droits d'arpentage du nouveau canton et l'autorisation de son évêque pour y fonder une colonie.

Grâce aux actionnaires de la Société de colonisation, il fut relativement facile de recueillir des fonds pour acheter vivres, outils et matériel nécessaire au défrichement d'un pays neuf. Mais il ne fut pas si simple de trouver des hommes prêts à s'exiler tout un hiver dans le froid et la solitude.

Léon en avait engagé une dizaine quand un colosse de six pieds s'encadra dans la porte de son bureau, qui, du coup, parut se rétrécir.

L'homme de vingt-six ans dégageait à la fois force et vulnérabilité. Il tenait dans ses mains un chapeau aux bords râpés que ses larges doigts triturèrent nerveusement. Son long corps, quoique mince, laissait deviner une résistance physique au-dessus de la moyenne. Ses cheveux châtain collaient à son front haut et large, tandis que sa moustache et sa barbe rêche encadraient une bouche charnue au sourire modeste. Ses yeux pâles, creusés de chaque côté d'un nez droit et court, laissaient supposer qu'ils avaient vu la misère et s'en souvenaient.

Sous son manteau aux couleurs délavées par les années, on apercevait une chemise terne dont le col pendouillait tristement et une veste à boutons plats, relique d'un autre temps. Son pantalon de toile brune semblait toutefois plus récent.

— Bonjour, monsieur l'curé.

— Hé! Mais je vous reconnais! C'est pas votre maison qui a passé au feu, il y a deux ou trois mois?

— Oui, dit sobrement Xavier. J'habite chez des amis en attendant...

— Vous voulez que j'organise une corvée pour vous aider à rebâtir?

— Non. Je viens vous voir parce qu'on m'a dit que vous allez dans le Nord.

— C'est un fait. On vous a dit aussi que je cherchais des gars vaillants?

— Oui! C'est pour ça que j viens vous voir.

— Alors donc, je vous engage, se hâta de dire Léon en lui tendant la main.

— J'emmène ma femme, pis ma fille aussi.

— Mais il n'y a pas la moindre habitation dans ce coin-là! Où allez-vous les loger?

— Tant qu'à rebâtir à neuf, aussi ben aller dans une place neuve.

— Vous faites quoi comme métier?

— J'suis menuisier. J'ai une charrette, une jument, pis mes propres outils. J'm'y connais un peu en agriculture, mon père était intendant d'une ferme à Montréal.

— Avez-vous déjà travaillé en forêt?

— Euh... J'ai jamais bûché, mais j'apprends vite.

— Avez-vous de quoi nourrir votre famille pendant l'hiver?

— J'ai récupéré du riz, des patates, des navets, pis des oignons dans mon caveau. J'peux aussi chasser et pêcher. Pour le moment, j'pense que c'est pas nécessaire d'en dire plus. Mon travail va parler pour moé. Si vous m'engagez, vous le regretterez pas.

Léon fut touché par l'étincelle d'espoir qui s'alluma soudain dans le regard du colosse.

— Eh bien, monsieur Gendron, on peut dire que vous avez l'air sûr de vous ! Il faut cependant que vous sachiez que mes hommes s'engagent pour toute la saison et qu'ils seront payés seulement à la fin du contrat. Personne ne reviendra à Sainte-Marie avant le mois d'avril. Les ouvriers seront logés dans des camps qu'il leur faudra construire eux-mêmes.

— C'est correct pour moé !

— Mais votre femme ! Est-ce qu'elle pourra supporter ce dénuement ?

— Vous inquiétez pas pour elle. Délia est loin d'être compliquée, pis elle sait tout faire ! C'est la meilleure cuisinière que j'connais.

— Cuisinière, vous dites ?

Léon vit dans ce jeune couple un atout pour sa colonie.

— Venez avec nous ! Pour votre famille et pour la colonisation ! conclut-il.

Au fil des ans, Xavier le surprendrait, l'étonnerait même, mais il le décevrait aussi.

## Remerciements

Je tiens à remercier tous ceux et celles qui m'ont apporté leur soutien et leurs connaissances au cours de cette longue recherche sur l'histoire ; travail de longue haleine qui m'a mené à l'écriture d'une saga. Il n'en demeure pas moins que les héros de ce roman n'ont pas existé et sont un pur produit de mon imagination, sauf les personnages historiques.

Merci à madame Claire St-Aubin de la Société d'Histoire de Joliette. À l'abbé François Harnois et à sœur Jacinthe Ricard, responsables des archives de l'évêché de Joliette. Ainsi qu'aux bénévoles de la Société de Généalogie de Lanaudière : Lise Durand, Fernand Bélanger, Alfreda Préville, Monique Leblanc, Michèle Léveillé, Françoise Clément.

Merci au curé Yves Chamberland, qui m'a permis de consulter les archives du presbytère de notre paroisse, et à Sylvie Bruneau.

Merci aussi au précédent directeur-général de la municipalité, Alain Bellerose, pour m'avoir donné facilement accès aux archives locales.

Merci aux doyens et doyennes de mon village rencontrés sur une période de quinze ans. Plusieurs sont décédés depuis, mais je garde en mémoire le souvenir impérissable de rencontres exceptionnelles, de fertiles leçons pour toute une vie.

Merci à France Chapdelaine et à Lise Granger de la Chambre de Commerce de la Haute-Matawinie pour leur disponibilité.

Merci à Anaïs L'Herboriste (Anaïs De Valicourt).

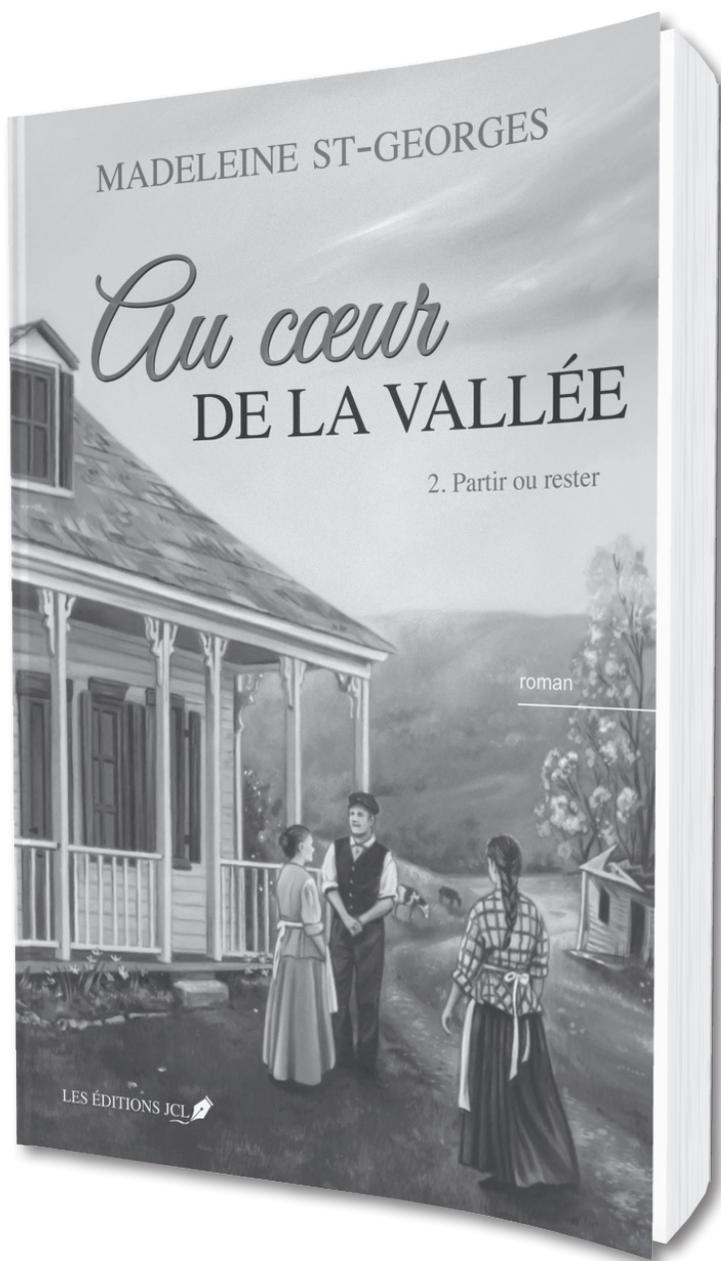
Merci à mes indulgentes amies, Françoise Arnoux et Jeanne Rondeau, et à ma première lectrice, Liliane Bellerose, celle qui a lu et relu tous mes manuscrits depuis plus de dix ans et qui ne s'en lasse pas.

Merci à mes amis et parents. Ils sont pour moi une inspiration au quotidien : Rita Richard, Claude Lasalle, Doris Champoux, Michèle Longpré Lamy, Thérèse St-Georges-Goulet-Garceau, Laurette St-Georges Monette.

Merci à mon bel amoureux, Gilles Marquis, pour son support inconditionnel, sa bienveillance, ses judicieuses remarques, me laissant du temps pour m'exprimer en tant qu'artiste (arts visuels ou littérature) en toute liberté.

Merci et bravo à Elsa Galardo et à Stéphanie Roy des Éditions JCL, pour leur disponibilité, leur soutien et leur professionnalisme.

À paraître à l'automne 2018











**1860**

*A*fin de réaliser l'ambitieux projet de fonder un village dans une vallée isolée au-delà des montagnes, la Société de colonisation est mise sur pied par deux prêtres audacieux. Xavier Gendron, qui a perdu tous ses biens dans un terrible incendie, y voit l'occasion d'un nouveau départ pour sa femme et leur fillette.

C'est au cœur de la saison froide que les rares volontaires partent défricher les terres du secteur. Malgré la rigueur du climat et la contrainte de l'éloignement, les hommes relèvent le défi et triment dur. Mais tandis que la colonie s'organise, de fortes tensions apparaissent dans la contrée.

Mésententes, trahisons et agressions font bientôt partie du lot des paroissiens. Alors que Xavier s'attire les foudres du clergé en s'improvisant vendeur de whisky, le marchand général Albert Arpin prend parti pour le curé et attise le conflit. Leur rivalité grandissante mettra-t-elle en péril la concrétisation de ce rêve collectif ?

*Artiste peintre et passionnée d'histoire, Madeleine St-Georges publie ici son premier roman qui rend hommage, avec finesse et sensibilité, aux pionniers du Québec rural.*

